

Six ans !

Six ans qu'Eurocultures en Corbières (association loi 1901) inspirée par deux rêveuses pragmatiques, Gudrun Meise et Cécile Cros, a imaginé ces journées de L'Art Caché.

L'idée est simple – comme souvent ce qui frôle le génie : ouvrir cours et jardins du village d'Albas aux artistes qui voudraient les investir. Un jour d'abord et pour la deuxième année, vu le succès croissant, deux jours à la satisfaction de tous, artistes et visiteurs !

Cette sixième année a joui d'un cru exceptionnel. Impossible d'évoquer chacun des artistes présents – qu'ils soient chaleureusement félicités et remerciés d'avoir participé à l'enchantement de ce week-end.

Un fil rouge reliait entre eux les divers temples de l'art... mais on pouvait aussi zigzaguer sur le fil du désir. Partant du sommet du village – l'église – on ne pouvait rater les hautes silhouettes en résine de René Herpe qui ont repeuplé l'ancien cimetière de leurs quotidiennes évocations bien vivantes (la promenade du chien, personnage au parapluie...).

Baguenaudent dans les ruelles, on s'est attardé chez Anne Sarda. Dans une grange, elle demande aux visiteurs de faire bon accueil à ses réfugiés, le « petit peuple d'en bas ». L'allégorie est claire et nette, elle a rassemblé de nombreux bois flottés (ils ont eux aussi affronté les flots) et elle les assemble en dizaines de silhouettes fantomatiques posées sur de vieilles valises de carton fatigué. Voudrions-nous les régulariser ? Non loin une terrasse fleurie accueille « les ravis » de Fanny Pallaro. Huit sculptures en grès blanc et noir, têtes levées, regard intérieur ouvrant la sérénité des visages, témoignent d'un émerveillement simple. Ils ont l'air de savoir ce que nous ne savons pas, de dire ce qui nous échappe. Ces visages mystérieux posés sur de hautes tiges métalliques, proposent leur ronde à hauteur de nos visages et c'est une rencontre quasi thérapeutique qui se joue avec au centre le court aphorisme d'un moine vietnamien « Respire, tu es vivant ». Vous êtes déjà fatigués ? une pinède vous offre le bienfait de quelques hamacs.

Vous êtes tendus d'émotions ? des massages vous sont proposés.

Vous avez soif ? des bistrotts de bénévoles vous accueillent dans des cours fraîches et fleuries.

On sourit pendant ces journées, on se parle entre inconnus, on dit et redit son plaisir et l'admiration pour l'équipe enthousiaste qui n'a pas ménagé énergie et inventivité.

Et on repart.

Travail du marbre par Jacques Duault et de ses nuances colorées, travail du basalte où la forme ou l'imperfection oriente le travail de Guy Frédéricq.

Cathou et ses étranges personnages, peints à l'huile sur différents supports de rencontre, qui vous obséderont longtemps – non qu'ils soient effrayants ces personnages lunaires au nez pointu, sans bouche – mais c'est qu'ils semblent avoir pour vous un curieux intérêt, une maligne inquisition. C'est naïf ? Pas à bien y regarder. Mais touchant, oui. Et on devine le plaisir d'une artiste qui est également marionnettiste à jouer de ce personnage récurrent.

Reprenons les ruelles. Impossible de ne pas fondre (c'est facile !) devant les œuvres du fondeur Michel Jacucha. Il œuvre de la cire perdue jusqu'à l'objet fini en bronze, composant un singulier bestiaire ou de belles Babel finement sculptées. « Sans art, l'humanité n'a aucune chance » il a raison de le répéter. Installé dans une courette médiévale vous attend Kput (alias Stéphan Bruckmann), plasticien, spécialiste d'objets de récupération parce que « qu'est-ce qui est beau ? qu'est-ce qui est détritus ? » En pratiquant en quelque sorte une dépollution, il sauve les objets de l'oubli et les propose à la rencontre avec d'autres, inattendus... pour faire du beau avec tout.

Et non loin, dans une grange étroite où sont entreposés des cageots de pommes de terre, un confrère, Zarno, propose ses télévisées dont les écrans offrent des scènes inattendues composées avec ironie par ce « patamodeleur » créatif et original.

Errons encore. Un jardin en surplomb d'une ruelle accueille sur ses chaises en métal les coloris chatoyants des œuvres d'Oana Damman devenue depuis longtemps l'enfant du village. Ses bergeries en ruine, ses chats chargés de mystère et surtout ses ciels profonds s'offrent à nous.

L'église abrite l'époustouflante « Allégorie du souffle », tapisserie de haute lisse réalisée par Anne Cornaly, mère d'Oana, Oana elle-même pour plusieurs cartons et par Francis Robert, instituteur et poète aujourd'hui décédé.

Attardons-nous. D'autant qu'aujourd'hui des musiciens Mathieu Irondèla et la Papillon et aussi une danseuse Iman Jossot ont trouvé dans ce lieu l'atmosphère souhaitée de recueillement pour transmettre leur sérénité à travers des musiques aux influences égyptienne, turque, africaine, rom et des danses improvisées sur les émotions de l'instant.

Dans l'ancien abreuvoir restauré, Marie-José Maleville offre au regard ces peintures à l'huile aux teintes froides, teintes du nord ou des peintres hollandais. Elle travaille sur la sensation et l'émotion pour dire le plus souvent une germination humaine ou végétale.

Mes commentaires, forcément subjectifs, sont en outre loin d'être exhaustifs. Il faut saluer aussi l'Atelier la Feugraie, petite maison d'édition de Fraïssé-des Corbières, Kcnarf Reizin, Caroline Delannoy et ses créations autour du végétal et de tissus, Daniel Langlois, Véronique Simar, les « nus abstraits » de Tatiana Soubielle, les « arbres » selon Mireille Rudelle, SAIREO, Michel Rossigneux, Fabienne Laheurte par qui l'on découvre enfin ce qui se cachait sur l'affiche du festival, Alexia Carmona et son « Ofrenda Postuma », Pernelle Maegaard et Nina Kleivan, Sylvaine Martel, Muryel Daydé, Jean-Christophe Aubry pour qui c'était une première, enfin François Leclerc.

Anne Lejeune. 13.07.2015